

Cannes 1976 **Mort des nationalismes mais recrudescence de la violence**

Léo Bonneville

Numéro 85, juillet 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonneville, L. (1976). Cannes 1976 : mort des nationalismes mais recrudescence de la violence. *Séquences*, (85), 15–19.



CANNES 76

Mort des nationalismes mais recrudescence de la violence

Léo Bonneville

On attendait beaucoup de ce festival. Le délégué général, Maurice Bessy, avait écrit : "Le but de notre Festival est de présenter les oeuvres de ceux qui, ignorant la facilité et la prudence, tentent l'impossible." Et pour le choix des films en compétition, il avait dit : "Les critères d'art, de culture, de qualité sont les seuls désormais pris en considération." J'aime ce **désormais** qui semble trahir un passé moins éclatant.

Le président du festival, Robert Fabre Le Bret, rejoint son adjoint quand il dit : "Place soit faite seulement à la qualité. Rien qu'à la qualité." Mais qu'est-ce que la qualité ?

Quels sont ses critères? Qui peut juger définitivement une oeuvre d'art? Maurice Bessy répond : "On a dit de la qualité qu'elle était de la quantité assimilée. Or depuis que le cinéma est en crise, on n'a jamais produit autant de films. Doit-on déduire que le pourcentage de films de qualité est élevé? Ce serait aller un peu vite." Et puis, reconnaissons-le, il y a des degrés dans la qualité. Bref, bien malin qui peut se targuer de décerner sans erreur un label de qualité à un film. Car il se glisse presque toujours, dans un jugement de valeur, une part indéniabla de subjectivité. Ce qui est remarqua-

ble pour telle personne l'est peut-être moins (ou pas du tout) pour telle autre. Par exemple, **Au Fil du temps**, de Wim Wenders, que certains critiques ont trouvé admirable, d'autres n'y ont vu qu'un tissu d'ennui. En art, les critères restent fragiles quand ils ne sont pas tout simplement provisoires. Car, disons-le tout bas, souvent la **mode** aveugle.

Ajoutons une remarque importante apportée par Robert Fabre Le Bret : la fin des nationalismes, Les années passées, quand on présentait un film en compétition, on disait : **Tel pays présente . . .** Cette année, on a dit, tout simplement : **Le festival présente . . .** Pourquoi cette modification et que signifie-t-elle ? Robert Fabre Le Bret nous confesse que, depuis des années, il se battait pour faire disparaître des chauvinismes désuets. On s'explique mieux pourquoi c'est la direction du festival qui choisit les films en compétition et non pas les pays qui les imposent au festival. De plus, les faits donnent raison à cette nouvelle politique. Alors que les Français Erich Rohmer présentent un film allemand et Jean Rouch un film nigérien, le Hongrois Micklos Jancso un film italo-yougoslave, le Chilien Miguel Littin un film mexicain, l'Américain Joseph Losey un film français . . . comment ne pas reconnaître l'universalité du cinéma. Ainsi donc, les films ne sont présentés que pour eux-mêmes et non plus sous le pavillon de tel ou tel pays.

Qualité et quantité

Il m'a semblé que le festival de Cannes croulait davantage sous la quantité que sous la qualité. A considérer les foules qui s'agglutinaient aux portes (trop étroites) des cinémas, les 400 films présentés ici et là durant près de 19 heures par jour sans interruption, les 40,000 personnes qui suivaient à la course le festival, chacun peut se demander si le festival de Cannes n'est pas devenu un monstre redoutable. Car, il n'y a pas à dire, cette grande fête du cinéma attire de plus en plus de gens qui finissent

par se bousculer et développer une agressivité déplorable. Cannes souffre d'être devenue pendant quinze jours le centre mondial du cinéma. C'est dire que les 400 films et plus qui ont convergé vers Cannes, pour cette période privilégiée, ont tirailé les critiques qui ne savaient trop s'il fallait donner la préférence aux films de la compétition, des sections : Les Yeux fertiles, L'Air du temps, La Semaine de la critique, La Quinzaine des réalisateurs ou à quelque oeuvre annoncée quelque part au Marché du film. Le lecteur devine sans effort les hésitations du critique qui ne veut pas manquer un film de qualité.

Donc indéniablement la quantité y était. De cette quantité émergeaient des oeuvres de qualité. Et les films de la compétition, s'ils ne pêchaient pas par une absence de *de qualité*, n'offraient pas toujours un intérêt soutenu. Je me demande encore ce que faisait dans la sélection française le film de Gérard Blain, **Un Enfant dans la foule**. Si je regarde l'ensemble de ces films, quelques thèmes semblent se dégager. Relevons-les.

Les thèmes de la compétition

— L'HISTOIRE. Avec **Vices privés, vertus publiques**, de Micklos Jancso, qui fait allusion au drame de Mayerling en exprimant la révolte de la jeunesse contre le pouvoir de la liberté et de la vie contre les forces de la mort, et cela dans une orgie insatiable ; **1900**, de Bernardo Bertolucci, qui brosse une fresque pittoresque de la montée du fascisme pour aboutir à une lutte des classes au profit du socialisme ; **Actas de Marusia**, de Miguel Littin, qui retrace les luttes sociales dans une mine de salpêtre chilienne, en 1907.

— LA RECHERCHE DE L'IDENTITE. Avec **Mr Klein**, de Joseph Losey, qui raconte la quête anxieuse d'un aryen acharné à retrouver les traces d'un homme israélite qui se sert de lui comme paravent ; **Le Locataire**, de Roman Polanski, illustrant l'histoire de la fatalité qui conduit l'architecte Trelkosky à enndosser

la personnalité suicidaire de la jeune femme qui l'a précédé dans le logement où il s'est retiré ; **Au fil du temps**, de Wim Wenders, qui nous fait suivre deux marginaux qui se cherchent en un long pèlerinage en Allemagne de l'Ouest ; **Family Plot**, d'Alfred Hitchcock, qui met en scène une fausse voyante prétendant être en communication avec les morts.

— LA NOSTALGIE DU PASSE. Avec **L'Innocent**, de Luchino Visconti, (son dernier film) qui emprunte à Gabriele d'Annunzio un drame fin de siècle qui se noue dans le sacrifice d'un enfant adultérin et s'achève sur l'orgueilleux suicide de son meurtrier ; avec **L'Héritage Ferramonti**, de Mauro Bolognini, qui nous plonge à la même époque et nous montre une fille dont la seule ambition est de réussir à obtenir l'héritage d'un riche boulanger ; **La Marquise d'O**, d'Eric Rohmer, qui emprunte à Kleist une nouvelle présentant une jeune marquise enceinte d'elle ne sait qui. Son père déshonoré finira par la chasser.

— TOUJOURS LA VIOLENCE. Avec, en tête, **Pascual Duarte**, de Ricardo Travenço, qui offre le drame d'un homme habité par une violence qu'il est incapable de maîtriser ; **Affreux, sales et méchants**, d'Ettore Scola, qui nous transporte dans un bidonville où toute une famille se dispute un magot ; **Cadavres exquis**, de Francesco Risi, qui brosse le tableau de la décadence des moeurs politiques italiennes ; **Taxi Driver**, de Martin Scorsese, qui décrit avec virulence l'atmosphère d'une campagne électorale américaine qu'un justicier solitaire prolongera dans un bain de sang ; **Babatou**, de Jean Rouch, qui illustre la longue guerre entre Zornas et Gourounsi ; **Nishant**, de Shyan Benegal, qui nous fait assister à une jacquerie paysanne dans un petit village de l'Inde, en 1945 ; **La Griffes et la dent**, de Francis Bel et Gérard Vienne, qui traque les fauves la nuit à la recherche de leur nourriture.



L'Héritage Ferramonti, de Mauro Bolognini

— LA CONDITION FEMININE. Avec l'admirable **Face à face**, d'Ingmar Bergman, qui pose le problème suivant : comment une femme apparemment équilibrée et heureuse, psychiatre par surcroît, peut-elle sombrer dans une dépression qui la conduit au bord du suicide ? Mais comment aussi renaît-elle à la vie ? ; **Qui êtes-vous, Madame Déry ?** de Gyula Maar, qui trace le portrait d'une comédienne mûrissante partagée entre le renoncement et sa raison de vivre ; **Dandy the All American Girl**, de Jerry Schatzberg, qui révèle les désillusions d'une jeune fille malmenée et pour qui la possession d'une Ferrari était synonyme de revanche ; **L'Ombre des Anges**, de Daniel Schmidt, qui présente une prostituée trop belle et trop intelligente, écoeurée par les secrets dont on l'afflige. Elle recherchera l'homme qui la tuera.

— L'AMERIQUE, L'AMERIQUE. Avec l'agréable **That's Entertainment, Part II**, de Gene Kelly, qui, avec Fred Astaire nous fait danser pendant deux heures au souvenir des comédies musicales de la M.G.M. ; **Next Stop, Greenwich Village**, de Paul Mazursky, qui pose un regard attendri sur l'Amérique des années 50 au coeur d'une bohème encore légère ; **Bugsy Malone**, d'Alan Parker, qui fait jouer (musicalement) des jeunes de 8 à 13 ans la guerre des gangs des années 30.

— L'ENFANT SEUL. Avec **Cria Cuervos**, de Carlos Saura, qui nous fait connaître une étrange petite fille. Par la seule force de son imagination, elle "ressuscite" sa mère disparue et s'investit d'un pouvoir de vie et de mort sur les adultes de son entourage ; **Un Enfant dans la foule**, de Gérard Blain, qui retrace les efforts d'un jeune garçon pour échapper, dans le Paris 1940-44, au désert affectif de son milieu familial.

Ce monde de violence

De tous ces thèmes, domine la violence. Cette violence dont Robert Fabre Le Bret disait : "La montée de toutes les violences, les agressions d'une société ressentie comme oppressive, la difficulté d'illuminer l'écran du Festival du rayon d'un sourire ou d'une petite flamme de tendresse sont quelques-uns des jalons qui marquent le cinéma de ce temps." Ce cinéma de la violence, le jury oecuménique devait le dénoncer en ne décernant pas son prix et en donnant lecture de la déclaration suivante : "Le Festival 1976 a été marqué par des films graves et désespérés dont certains reflétaient une rare violence. Nous sommes bien conscients que cette violence et cette désespérance sont à l'image de notre société. Toutefois nous craignons que la violence réponde à la violence et qu'au lieu d'être dénonciatrice, elle conduise notre Société à une escalade". De son côté, le président du Jury et romancier américain, Tennessee Williams, a cru bon de donner une conférence de presse et de s'élever contre cette violence qui trahit démesurément le monde du cinéma.⁽¹⁾

La ruée vers Laure

Eh bien! cette violence, on peut dire qu'elle n'a pas été confirmée par le Canada. Si aucun film canadien n'a été choisi pour la compétition officielle (je me demande encore pourquoi),⁽²⁾ les quatre films qui ont été projetés dans des sections annexes ne

(1) Le lecteur trouvera à la page 20 l'essentiel des propos de Tennessee Williams.



Taxi Driver, de Martin Scorsese

culminent pas dans la violence (si l'on excepte **L'Eau Chaude**, **l'eau frette** qui amortit tout par le côté satirique du film). Il faut reconnaître que **La Tête de Normande Saint-Onge**, **Le Temps de l'Avant** et **L'Eau chaude**, **l'eau frette** ont fort bien été appréciés du public. **L'Amour blessé** a déçu l'assistance qui a manifesté son impatience au cours de la projection à cause des longs plans fixes du film et de son propos interminable. Qu'importe ! On peut tout attendre de Jean-Pierre Lefebvre. Et quand un cinéaste a fait **Les Dernières fiançailles**, il peut encore nous surprendre agréablement.

Cette année, 19 films canadiens ont été présentés au cinéma Vox de la rue d'Antibes, 12 anglophones, 7 québécois. Cela a permis aux producteurs, aux distributeurs ainsi qu'aux critiques de connaître notre production annuelle. Toutefois, Jean Lefebvre, le dynamique directeur de "Cinéma Canada", a déclaré que, pour la première fois, la production de l'année courante n'était pas terminée lors de son départ pour Cannes. Il reste encore 15 longs métrages à venir. Il faut reconnaître que Cannes est un excellent tremplin pour les films canadiens. C'est une chance unique de les faire con-

naître aux distributeurs du monde entier qui sont moins intéressés par la compétition officielle que par la découverte de films pour leurs auditoires. "Depuis trois ans, révèle Jean Lefebvre, la vente de nos films va en progression algébrique : \$250,000 en 1973, \$1 million en 1974, \$2 millions en 1975. Et cette année le bilan s'annonce supérieur."

Il faut reconnaître que l'organisation de "Cinéma Canada" à Cannes est exemplaire. (En fait, l'Australie s'en est étroitement inspirée pour monter son bureau au festival.) Cela est dû sans aucun doute au dévouement inlassable, aux initiatives louables à l'accueil généreux d'un Jean Lefebvre et d'une Jacqueline Brodie ainsi qu'aux collaborateurs qui les entourent. Vraiment le

(2) Signalons la présence dans la compétition officielle du film de Barry Greenwald, **Metamorphosis**, qui a remporté la **Palme d'or** pour les courts métrages.

Canada donne l'image d'un pays qui sait comment il faut offrir ce qu'il possède. Ne voyait-on, pas, un peu partout en ville, la photo de notre vedette québécoise qui attirait beaucoup de spectateurs aux représentations de **La Tête de Normande Saint-Onge** et qui faisait écrire habilement à un journaliste belge : La ruée vers Laure ?

Après deux longues semaines passées dans les salles obscures, le rédacteur de ce compte rendu peut affirmer que le cinéma est bien vivant, que la qualité ne rejoint pas — loin de là — la quantité des films, que les films politiques abondent au grand plaisir des fanatiques déjà gagnés à leur cause et, détail encourageant, que le porno regresse. Ne versons pas un pleur. Vive le festival de Cannes !

Metamorphosis, de Barry Greenwald

